NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

69 N° 7 1947

Option vitale. Contribution à une psychologie ascétique de la vocation

Paul ERNST (s.j.)

p. 731 - 742

https://www.nrt.be/fr/articles/option-vitale-contribution-a-une-psychologie-ascetique-de-la-vocation-2867

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

OPTION VITALE

CONTRIBUTION A UNE PSYCHOLOGIE ASCETIQUE DE LA VOCATION

Avertissement.

L'enquête dont nous allons ici rapporter les résultats ne peut en rien être comparée à celles que l'on mène à Standford, par exemple, quand il s'agit d'établir, avec la plus grande approximation quantitative possible, une échelle de quotients intellectuels. Le domaine qui est nôtre est trop intime pour se prêter à ces vastes examens, et d'ailleurs il nous eût été absolument impossible d'embrasser plus de matériaux que nous n'avons fait.

L'option vitale, objet de nos recherches, est une expérience privilégiée, que seuls des esprits assez affinés, possédant une certaine habitude de l'introspection, sont capables d'évoquer dans leur conscience claire. C'est donc ce milieu privilégié qu'il importait d'interroger, en compensant les déficiences quantitatives de nos recherches, par leur valeur qualitative.

Mais en limitant notre information à une aristocratie de l'esprit, nous risquions d'être pris à la remorque de divers subjectivismes collectifs, éclosion spontanée de tous les milieux fermés, en particulier des milieux religieux.

Une double exigence se posait donc à nous : éviter le tout-venant, et éviter les chapelles fermées. Cette double exigence a dicté à la fois le choix des questions et le choix des sujets à interroger.

Le questionnaire.

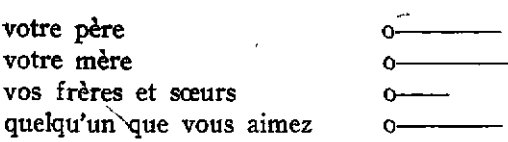
Nous avons emprunté aux ouvrages de Monsieur le Professeur De Greeff et de son élève Dr J. Declerc un procédé de questions et réponses tendant à exprimer d'une façon intuitive et quantitative des expériences qualitatives. Le procédé est relativement simple.

Le sujet est invité à comparer entre elles diverses expériences psychologiques, et à donner une idée de leur importance relative au moyen d'un graphique. Voici une question-type qui permettra de se rendre compte de la méthode.

« Si vous étiez tout-puissant, à qui donneriez-vous davantage ?

A votre père,	o
A votre mère,	o
A vos frères et sœurs,	o
A quelqu'un que vous aimez	o

Le sujet trace des lignes représentant l'importance de sa générosité à l'égard de ces divers personnages. Soit par exemple :



On obtient de la sorte une espèce de transposition quantitative de dispositions affectives. Transposition qui est loin d'exprimer toutes les nuances de l'affectivité du sujet, mais qui nous permet au moins de comparer certains éléments de son affectivité avec celle d'autres sujets. *Dépouillée des notes individualisantes, l'expression ne conserve que ce qu'elle a d'universel : un certain rapport d'intensités.*

Tout en assurant à notre enquête l'avantage de cette quantification et mensurabilité, nous ne pouvions pas cependant nous résoudre à faire fi des nuances et qualifications personnelles. Aussi avons-nous eu soin, avant de procéder au questionnaire proprement dit, de nous livrer à une trentaine d'observations directes. Pratiquant la méthode que M. Debesse (1) appelle : « Histoire du sujet racontée par lui-même », nous avons demandé à trente religieux et à quelques laïcs bien connus de nous de raconter en toute simplicité l'histoire de leur vocation, telle qu'elle se présente actuellement à leur conscience. Ces sujets nous ont livré leur expérience 10-15 ans après l'événement. Faut-il déplorer un écart si considérable ? Nous ne le pensons pas. Ces sujets en effet possédant une grande habitude de l'introspection, leur expérience — nous avons toutes raisons de le croire — tend plutôt à s'expliciter. Nous pensons pouvoir affirmer que leur conscience actuelle de l'option vitale est bien plus vive et plus parfaite que celle qu'ils pouvaient avoir lors de l'événement.

Nous ne nous sommes d'ailleurs pas tenu aux simples déclarations du sujet. Nous avons demandé des explications, relevé certaines incohérences apparentes, confronté les déclarations avec ce que nous savions par ailleurs. Nous avons pu de la sorte constituer un dossier assez sérieux comportant chaque fois : 1° Le témoignage direct ; 2° Les réflexions et explications du sujet ; 3° Nos observations personnelles.

---

(1) Maurice Debesse publie dans *Bibliothèque de Philosophie Contemporaine*, Presses Universitaires de France, 1941, deux ouvrages de psychologie de l'adolescent qui constituent la meilleure synthèse actuelle des recherches opérées dans ce domaine : *« La Crise d'originalité juvénile »* et *« Comment étudier les adolescents »*. C'est dans cette dernière étude que l'auteur précise, pour les besoins de l'observation psychologique, la méthode dite « L'histoire du sujet racontée par lui-même ». Elle consiste à laisser au sujet toute liberté d'exposition, tout en lui faisant parcourir insensiblement, au cours de la conversation, un questionnaire plus ou moins stéréotypé.

Les trente observations directes nous ont permis d'interpréter d'une façon plus qualitative et nuancée les 300 réponses au questionnaire écrit, nécessairement plus quantitatives. On voudra bien en tenir compte dans l'appréciation de nos conclusions.

Il serait impossible, dans les limites de ces pages, de parcourir en détail tous les résultats de l'enquête. Nous nous bornerons à l'analyse de la première question, concernant l'âge d'option. Nous nous excusons auprès du lecteur de ne pas traiter le problème de l'option vitale dans toute son amplitude.

Quand s'est décidée votre orientation professionnelle ?

Plusieurs sujets nous ont fait remarquer dès la première question que celle-ci était mal posée. Car, nous a-t-on dit, l'orientation ne se décide pas en une fois : il y a des préludes, des reculs, des reprises ; quant à ce qu'on considère comme décision officielle, ce n'est souvent que la résultante d'événements extérieurs gratuits, comme la fin de la scolarité ou la nécessité de faire face aux exigences de la vie. Toutes ces remarques sont bien fondées.

Cependant, si, de fait, dans le grand nombre des réponses on constate une certaine régularité de dispersion avec un sommet de courbe bien marqué pour un âge donné, si cette courbe se rapproche manifestement de la courbe de Gauss (2), on peut conclure que les sujets ont réagi d'une façon sensiblement identique à notre question peu nuancée, et que l'âge indiqué par eux est bien celui de leur option psychologique essentielle, celle qui, d'une façon consciente et libre, a décidé ou ratifié le sens de leur vie. C'est bien une courbe de Gauss qui, dans nos résultats, s'esquisse entre l'âge de 12 et 21 ans, avec un sommet nettement marqué à 16 ans.

L'option vitale se placerait donc pour la grande majorité des sujets aux environs de la 16e année, du moins dans les milieux religieux et estudiantins que nous avons interrogés. Une vieille vérité d'expérience existant dans les milieux d'éducateurs (3) se trouve de la sorte confirmée par le témoignage direct de 300 contemporains. Cela

(2) *Courbe de Gauss.* Les recherches de Gauss sur la loi des grands nombres ont établi que, chaque fois qu'un phénomène psychologique est déterminé par un grand nombre de facteurs fortuits, comme tous les phénomènes de croissance et de maturation, en d'autres termes quand aucun facteur exogène n'intervient d'une façon troublante, les cas moyens et normaux représentent un maximum de fréquence, tandis que les cas extrêmes diminuent en fréquence dans le même rapport qu'ils s'éloignent de la moyenne. De sorte que, si l'on représente par graphique un tel ensemble de résultats en mettant en abscisse les mesures du phénomène observé, et en ordonnée sa fréquence, on obtient une courbe régulière en forme de cloche ; la projection du sommet de la courbe coïncidant avec la moyenne des grandeurs.

(3) Un éducateur : « Je pense qu'une vocation est pour ainsi dire décidée en troisième latine. Le problème qui se pose dans les deux dernières classes est plutôt d'épanouir et d'entretenir que de faire germer... ».

n'est pas sans intérêt. Car ce qui n'était qu'une sorte d'intuition assez vague et parfois discutée devient de cette manière un fait certain auquel nous ne pouvons pas échapper, et sur lequel nous pouvons tabler en toute confiance.

16 ans ! Ce n'est pas un absolu. Ce n'est qu'un maximum de fréquence. Mais ce qui est très suggestif, c'est que ce sommet de courbe correspond avec un autre sommet de courbe : celui de la crise d'adolescence magistralement analysée par M. Debesse. Ce qui s'impose dès lors à nous, c'est de chercher les rapports entre la crise de la personnalité et l'option vitale. Peut-être nous sera-t-il possible, en partant de la structure psychologique de l'adolescent, de faire des inférences à la structure même de l'option vitale.

Ce qui prédomine dans la psychologie du garçon de 16 ans, ce n'est pas tant, comme trop souvent on le pense, l'éveil des fonctions physiologiques avec les phénomènes érotiques qui l'accompagnent, que la crise même de la personnalité.

Les facteurs essentiels de cette crise peuvent, selon Debesse, se ramener à deux principaux : *libération du milieu* (révolte juvénile), et *recherche inquiète de soi* (originalité, excentricité). Or, note cet auteur, la vocation se dessine à la faveur de ce drame de conscience. Nous entrevoyons une vie possible, celle qui nous permettrait de nous exprimer, celle pour laquelle nous nous sentons faits, qui ne se réalisera pas toujours mais qui, seule, nous libérerait de notre message (Debesse envisage surtout les vocations d'écrivains qu'il semble avoir particulièrement étudiées). Bien avant la puberté nous voulions être telle ou telle chose. Mais nos goûts n'étaient guère alors que l'écho de circonstances fortuites. Tout au plus l'entourage pouvait-il, d'après nos aptitudes, déceler un groupe très large de professions qu'il jugeait possibles pour nous. Mais au moment de l'adolescence, le choix se précise et se limite. « En somme, écrit M. Debesse (4), ce que nous qualifions avec dédain de folies de jeunesse, ou de « rêveries d'adolescence » est moins vide que nous le croyons. Dans la méditation solitaire et fervente, la jeunesse tisse sa toile, sans toujours s'en rendre compte ». Plus loin le même auteur, parlant de la valeur d'avenir de la crise « ...dès l'adolescence se découvrent les thèmes qu'ils magnifieront plus tard... ». Rimbaud, Goethe, Chateaubriand, Flaubert, Mallarmé, Shelley, Schiller, Tolstoï, etc., illustrent éloquemment cette thèse.

Qu'on nous permette de ramener à un schéma d'ensemble le processus psychologique qui ressort des observations de M. Debesse.

1° L'éveil des besoins affectifs égotistes et narcissiques fait qu'à partir de 14-15 ans l'adolescent éprouve une insatisfaction à l'égard des normes et des valeurs de vie qu'enfant il s'était contenté d'en-

(4) Debesse, *La Crise d'originalité juvénile*, p. 279.

dosser sous l'influence du milieu ; l'instinct de défense de soi le met souvent en révolte contre son milieu.

2° D'autre part, certaines tendances altéro-érotiques sélectives subissent en lui une majoration considérable. Leurs exigences ne sont plus satisfaites par les échanges affectifs superficiels de l'enfant. Il s'attache passionnément à un ami, à un héros, qui semble bien être une sorte de projection anticipative de son moi.

3° Le milieu, par incompréhension, par inertie et aussi par sens de l'harmonie, s'oppose à ce qu'il constate d'excessif chez l'adolescent, à la fois dans son affirmation de soi et dans le caractère jalousement limité du don de soi. De cette opposition résulte chez l'adolescent le sentiment de solitude.

4° Besoin dès lors pour lui de se recréer un milieu à soi. Tout être humain a besoin d'un milieu psychologique autant que d'un milieu physique. Ce milieu, l'adolescent le crée conformément à ses aspirations les plus profondes, sans se soucier des désirs de l'entourage, et souvent en s'y opposant. Si la maîtrise des éléments matériels de ce milieu lui fait défaut, il le construira en rêve. Chez tous d'ailleurs le rêve est destiné à combler l'écart, au moins momentané, entre les aspirations et leur réalisation matérielle. En ce sens on peut appeler le rêve : gardien de l'intégrité des aspirations juvéniles.

5° On le voit dès lors, l'option vitale qui se dessine chez l'adolescent n'est en aucune façon un processus rationnel et logique, une claire vision du but et une libre disposition des moyens en vue de l'atteindre ; c'est plutôt la projection positive d'un besoin, le pressentiment d'une plénitude qu'il ne possède qu'en creux. L'option adolescente doit se ramener aux phénomènes de pressentiment et de préconception. Elle doit être du type non des opérations rationnelles mais de l'inspiration poétique. Bergson l'appellerait sans doute : « Emotion créatrice ». Cette activité psychologique, à en croire les analyses des poètes, consisterait en un dynamisme affectif se mouvant entre deux pôles de la vie psychique : oppression et libération, don de soi et affirmation de soi. Erôs Agôn. L'option vitale serait ainsi une sorte de tension bipolaire. Loin d'être un pur choix rationnel et lumineux, elle ne serait, dirigée par d'autres normes, qu'une sorte d'*estimative* inhérente au dynamisme affectif lui-même, lui permettant de pressentir son bien, selon les exigences particulières de son ambivalence foncière. L'option vitale serait, à sa base, une disposition affective à l'égard d'un certain climat de vie requis par l'épanouissement de notre personnalité profonde. La motivation rationnelle de notre choix serait un phénomène second et accessoire, un simple moyen de réalisation.

Tout ceci n'est proposé encore qu'à titre d'hypothèse. L'hypothèse résulte de l'examen de la psychologie de l'âge d'option. Notre proposition reste sous réserve de vérification ultérieure.

En tout cas ne rejetons pas l'hypothèse, sous prétexte que l'option vitale dont dépend notre avenir, notre destinée éternelle, ne peut être réduite à une structure psychologique inférieure, que les phénomènes de goût, de sympathie ne sont pas dignes de conduire un être raisonnable, qu'ils sont sujets aux divers déterminismes. Ne nous laissons pas tromper par les mots. Tout ce monde affectif que nous touchons ici n'est pas du domaine infra-rationnel, c'est bien plutôt une forme génétique de la conscience elle-même. L'élan de vie qui élabore nos facultés rationnelles ne s'épuise pas entièrement dans leur élaboration mais continue à travailler aux sources de notre personnalité spirituelle. Il supplée, heureusement pour nous, aux déficiences et aux défaillances des facultés et c'est ce qui explique comment les intuitions et les pressentiments contraires à l'évidence rationnelle jouent un rôle si important dans la vie de l'individu et dans la vie des peuples, surtout dans leur vie religieuse. Une démarche aussi capitale et aussi universellement humaine que la recherche de Dieu n'est pas un pur effet de la raison raisonnante et de la volonté voulante si je puis m'exprimer ainsi. Ce qui fait que l'être humain persiste inquiet dans la recherche du transcendant qui le déconcerte, c'est que toute la vie subconsciente et affective est animée d'un même dynamisme spirituel, d'une même faim spirituelle, d'un même appétit premier, qui, malgré le désarroi de nos facultés, maintient en nous l'élan vers Dieu.

Il en va de même dans l'option vitale. La conscience claire et la volonté formelle peuvent faire valoir des raisons et des motivations pour ou contre ; ce qui nous oriente en définitive c'est un appétit plus profond affectant toute notre personnalité, mais davantage peut-être notre vie affective. L'option ne se place pas à l'efflorescence suprême de la conscience, mais à sa racine (5).

Option d'enfance et option d'adolescence.

Avant de progresser dans le relevé de nos matériaux, il nous faut essayer de rendre compte des options qui, au témoignage des sujets, remontent à une période d'enfance, généralement entre 7 et 13 ans. Il serait naïf évidemment d'invoquer pour les justifier une précocité exceptionnelle de la crise chez les sujets en question. En réalité il semble qu'il faille envisager un type de vocation d'enfance obéissant à des lois assez différentes de la vocation d'adolescence. M. Debesse avait suggéré le phénomène dans un des textes cités plus haut. « Bien

(5) C'est à dessein que nous avons choisi le terme d'*option vitale* de préférence à *vocation*. C'est que le psychologue ne connait de la vocation que sa structure psychique. Il fait abstraction méthodologiquement de la grâce. Mais le psychologue chrétien, qui admet l'œuvre de la grâce, n'ignore pas que la grâce ne travaille pas seule dans l'homme comme un deus ex machina. Elle se sert des leviers psychologiques comme d'instruments.

avant la puberté, nous voulions être telle ou telle chose, mais nos goûts n'étaient que l'écho de circonstances fortuites ».

Parmi les sujets que nous avons pu atteindre par notre questionnaire, ceux qui indiquent comme âge d'option une période d'enfance sont relativement rares... leur nombre n'atteint pas les 5 % du nombre total. Cela est dû, croyons-nous, à la manière trop restreinte de poser la question, ainsi que nous l'avons dit. C'est qu'en effet, parmi les 30 sujets que nous avons interrogés d'une manière plus détaillée, il en est 23 qui spontanément nous ont entretenu de l'importance que joua, dans leur orientation, telle ou telle préfiguration d'enfance. Ce prélude de l'option vitale n'a pas les mêmes répercussions psychologiques que l'option adolescente, mais son rôle est trop important pour qu'il soit possible de le passer sous silence.

Pour bien poser et délimiter le problème, commençons par transcrire simplement quelques déclarations de nos sujets d'information.

1. « Cela m'est venu très jeune : c'est maman et plus encore mon vieux curé qui m'ont fait désirer d'être prêtre. Ils ne m'y ont jamais poussé ouvertement, mais je me rends bien compte aujourd'hui que tout le poids de leur affection, à laquelle j'étais extrêmement sensible, allait dans ce sens ».

2. « Mon père n'avait rien d'un sacristain. Ma mère au contraire était extrêmement pieuse. Souvent en famille elle manifestait le désir d'avoir un prêtre parmi ses fils. Chez mes frères, dignes fils de leur père, ce désir ne trouvait aucune résonance. Plus timide, et peut-être plus intérieur, je l'accueillais avec une sorte de docilité. C'est la raison pour laquelle j'ai toujours été le préféré de maman.

» Notre vieux doyen aussi exerça un rôle marquant dans l'éclosion de ma vocation. C'était une personnalité de premier plan au village que ce vieillard très digne, très cultivé. Tout le monde, mon père lui-même, était rempli de respect à son égard ; or comme j'étais enfant de chœur, le doyen me témoignait une grande bonté, allant jusqu'à une véritable tendresse : parfois il me baisait au front. Il me semblait dès lors que ce serait bon, que ce serait beau, d'être comme lui... prêtre. »

3. « Maman désirait me mettre en pension, en partie parce que j'étais devenu insupportable à la maison. En parcourant le prospectus d'un petit séminaire des missions, elle me dit : « Non, ceci n'est pas pour toi... Regarde, c'est pour des garçons tout à fait bien qui veulent devenir missionnaires ». Vivement piqué dans mon amour-propre, je répliquai : « Pourquoi ne serait-ce pas pour moi ? » Toute ma vocation sort de cette réaction spontanée. »

4. « Je pense que la sympathie, l'amitié témoignées par un prêtre, un religieux, à un enfant, est un facteur essentiel de vocation. »

5. Jouait souvent à la messe avec ses camarades. La grand'mère assistait à leur jeu avec une sorte de regard extasié. Le sujet nous

avoue que ce regard l'impressionnait vivement. A 7 ans il déclare à *sa mère qu'il serait prêtre et même pape. Quand il a 11 ans, un jeune* vicaire de la paroisse constitue une petite congrégation pour les meilleurs acolytes. Le sujet en fait partie. On se réunissait le dimanche, on expliquait l'évangile, puis venait une lecture à la fois édifiante et intéressante. « Ces réunions, on les aimait, on y vibrait à l'unisson. Plusieurs prêtres sont sortis de ce groupe ».

6. « C'est l'exemple du zèle missionnaire de mes parents qui m'a mis sur la voie de la vocation missionnaire. Ils ne m'ont pas orienté explicitement dans ce sens. Mais comme ils se dévouaient eux-mêmes pour les missions, je ne pouvais pas ne pas sentir dès mon enfance que cela avait de l'importance. On baignait dans une telle ambiance ».

Des témoignages pareils pourraient s'aligner en longues séries ; même ceux qui ne donnent pas le même son ne le contredisent cependant pas.

7. « J'ai connu, comme tous les enfants, des périodes de religiosité intense... mais le problème de la vocation religieuse comme telle ne s'est pas posé alors. »

Un témoignage particulièrement fouillé nous permettra de nous rendre mieux compte de la structure de la vocation d'enfance.

8. J'ai connu un garçon éduqué, dans un milieu absolument préservé, par une maman très pieuse. Elle n'avait certes pas poussé son garçon à devenir prêtre ; elle n'aurait pas voulu ni osé le faire. Mais à longueur d'années, elle avait tellement approuvé et sélectionné ce qui s'y rapportait que, pratiquement, elle avait enveloppé le garçon d'une sorte de déterminisme psychologique, dû à un système de valeurs acquis, où tout ce qui tendait à la vocation était valorisé à l'excès. Ce qui déterminait surtout la psychologie du garçon, c'était d'avoir surpris les confidences de sa maman à des étrangers ; comme elle désirait avoir un fils prêtre ! Il s'était créé dans la mentalité de l'enfant, et plus tard de l'adolescent, comme une persuasion vécue que ce serait trahir sa maman et briser le rêve cher de sa vie que de ne pas opter pour le sacerdoce.

Il est en effet entré dans un institut religieux ; sa vocation a heureusement mûri. Aujourd'hui encore, il arrive que ce religieux, aux moments difficiles, se surpasse par fidélité au rêve de sa maman.

« J'en ai connu un autre qui n'est pas resté dans l'Ordre. C'était un type de vocation d'enfant. Pour qu'il fût entièrement heureux dans la vie religieuse, il eût fallu continuer à lui parler du « Petit enfant Jésus » et de la « Bonne Vierge Marie » avec l'accent et dans le contexte d'autrefois. Dès que les exigences de la vocation adulte dépassaient ce mode-là, il n'y était plus ».

« Un de mes anciens voudrait entrer dans la Compagnie de Jésus. Je ferai tout pour l'arrêter : psychologiquement c'est un enfant. Je

me défie de ces vocations : pour une qui évolue heureusement, combien d'autres qui échouent ! »

Celui qui nous parlait de la sorte se rendait compte, en raison d'une expérience personnelle, des problèmes que peut poser une vocation qui ne serait pas la fixation d'un complexe d'enfance. En effet l'histoire de sa propre vocation présente un épisode qui eût pu l'amener à une situation analogue :

« J'avais au collège un ami dont je subissais profondément l'influence. Nous étions comme deux frères. Tous deux, nous songions à une vocation sacerdotale, mais nous n'avions pas encore décidé sa forme précise. Au moment où j'étais en train de me décider pour la Compagnie de Jésus, je le sondais pour connaître ses réactions. Mais je ne pouvais pas prononcer le nom de Jésuite sans qu'il ne me présentât des flots d'objections, et des objections qui pour moi étaient graves. Peu de temps après il m'avoua qu'il entrait dans la Compagnie de Jésus.

Or, trois mois après son entrée, la grande retraite achevée, il sortit de l'Ordre. J'en fus dans une perplexité dont je ne puis donner aucune idée. J'étais pratiquement décidé ; je m'étais assez compromis ; je me sentais pris dans un véritable filet de convenances et d'obligations... et voilà qu'il s'avérait que celui qui me connaissait le mieux et qui était le mieux placé pour juger de la situation dans laquelle j'allais m'engager, n'y avait pas trouvé sa voie.

C'est à ce moment que j'ai dû prendre ma vie en main d'une façon personnelle pour la première fois. Jusqu'alors, sans m'en rendre compte, j'avais suivi mon ami. J'avais opté dans le même sens que lui par l'effet de cette vibration profonde qui nous unissait. Maintenant l'obligation s'imposait à moi de faire un choix autonome. Si cet événement ne s'était pas produit, il est bien probable que ma vocation n'eût jamais été autre chose qu'une vocation d'enfance. »

Ces différents témoignages, le dernier en particulier, nous amènent à constater les faits suivants :

1° Qu'il existe une forme d'option propre à l'enfance.

2° Que l'option qui s'élabore vers l'âge adolescent ne peut pas entrer dans la même structure.

3° Que dès lors les interférences entre la vocation d'enfance et la vocation d'adolescence peuvent créer des problèmes graves, mettant en jeu la réussite de l'option.

Ces données sont à examiner point par point. Sur le fait des vocations d'enfance, nous n'aurons pas à insister longuement. A leur sujet le témoignage de tous les éducateurs est formel. Voici ce que nous écrit l'un d'eux :

« Il faut reconnaître que, dans la genèse d'une vocation, le désir et l'influence de l'entourage jouent un rôle capital. L'enfant les subit fortement. Ce n'est pas seulement spirituellement qu'il est vrai qu'une

vocation est l'épanouissement de tout un milieu, la chose est vraie déjà sur le plan psychologique. »

Selon que l'enfant est doué d'un tempérament plutôt tétanoïde, ou plutôt basedoïde (6), cette préfiguration de sa vie due à la suggestion du milieu prendra une forme... *de contrainte ou de spontanéité.* Généralement on ne relève pas les cas de contrainte psychique, et nous-même n'en avons pas rencontré dans notre documentation directe. Encore est-il bon de savoir qu'ils existent, et qu'un simple désir des parents à peine manifesté peut prendre chez certains tempéraments fort impressionnables la forme d'un véritable impératif, accompagné d'une sorte d'obsession de déplaire ou de faire mal. Le premier devoir, pour l'éducateur qui ne veut pas conduire l'enfant vers un choix malheureux, est de s'assurer qu'aucune pression subjective n'entre en jeu dans l'orientation du sujet.

A ce propos nous croyons opportun de signaler qu'une théorie ascétique qui tendrait à déceler des éléments de culpabilité morale dans le libre refus d'une vocation supérieure, appliquée à la culture des vocations, pourrait avoir des effets néfastes. Nous verrons plus loin que les éléments impératifs ne jouent déjà que trop dans les vocations normales, que fort nombreux sont ceux qui, au moment du choix, sentent que « reculer ou renier le choix serait briser l'élan fondamental de leur vie ». Le bien-fondé de ce sentiment nous semble très faible. C'est dans bien des cas une sorte d'angoisse instinctive dont on entoure l'option vitale. A peu près comme le primitif s'imagine que marcher à gauche au lieu de marcher à droite pourrait bien lui jeter un mauvais sort. L'effort de l'éducateur doit tendre à libérer l'enfant de toute contrainte psychologique, quelle qu'elle soit. Une appréhension comme celle que nous signalions plus haut : « que ce serait trahir sa maman et briser le rêve cher de sa vie que de ne pas s'orienter vers le sacerdoce » doit de toute évidence être combattue chez l'enfant : il faut le libérer de ce facteur troublant.

Il est vrai que la plupart des enfants n'éprouvent pas la contrainte comme contrainte. Les éléments de pression qui agissent sur eux sont tellement bien intégrés dans leur élan spontané qu'ils les ressentent comme des forces émanant d'eux-mêmes. Il s'agit alors de tempéraments bien intégrés ou basedoïdes. Voici une lettre d'un petit élève de 7e où tout est aspiration sans l'ombre d'une contrainte. Cette lettre est adressée à son ancien surveillant :

« ...Maintenant Père j'ouvre mon cœur à vous, et je vous dis toutes

(6) Jaensch élabore sa caractérologie à partir de deux types fondamentaux qu'il appelle Type B (Basedoïde) et Type T (Tétanoïde). Ce qui les différencie c'est, outre des structures physiologiques déterminées, une forme caractéristique de l'imagination. Chez le premier dominent les phénomènes d'accueil optimiste, d'intégration, d'exaltation du moi. Chez l'autre l'image mentale s'impose du dehors avec un caractère obsessionnel et hostile, qui détermine une **mauvaise intégration du sujet avec le donné et du sujet avec lui-même.**

mes pensées telles qu'elles sont : voilà Père je voudrais un jour être prêtre, je sens que le Bon Dieu m'a appelé pour pouvoir faire du bien aux âmes, j'aspire à pouvoir un jour si Dieu me l'accorde de changer le pain et le vin en le corps et le sang de Jésus-Christ. Et un jour monter les degrés d'un autel où vous avez aussi déjà célébré la messe, et pouvoir me dire, c'est grâce aux prières de mon ancien surveillant, qui m'a inspiré un jour de devenir prêtre par son grand esprit de devoir. C'est grâce à vous que le Bon Dieu m'a appelé, car un jour en revenant de l'étude le Bon Dieu m'a dit : « Xavier, je t'appelle ». Aussi père priez pour moi, car je prie pour vous. J'espère qu'un jour je vous reverrai, car alors je crois que ce jour sera le plus beau de ma vie. Ainsi Père sont les vœux d'un de vos anciens élèves, qui a souvent son cœur à vous, et qui vous demande ce qu'il doit faire pour devenir moissonneur d'âmes.

Croyez, cher Père, à mes sentiments de plus vive reconnaissance et au dévouement particulier de votre ancien portier d'étude, qui un jour deviendra, si Dieu lui prête vie et lui accorde une telle faveur,

prêtre X. J.

Ceci me semble un cas clair de cette aspiration intense et irréfléchie de l'enfant, qui structurellement doit répondre au besoin, qui est en lui, de ressembler à ceux qui sont le plus admirés dans la société adulte et de les imiter. Je ne nie nullement la part mystique de ce genre de vocation. Je crois seulement que tout travail de la grâce doit se ramener instrumentalement à un processus psychologique, la grâce créée n'étant pas une substance, mais un principe, non pas une entéléchie, mais un influx vital à travers notre être et nos facultés. Il nous est donc toujours licite de rechercher les phénomènes psychologiques qui servent en quelque sorte d'instrument à la grâce. C'est dans ce sens que je serais porté à affirmer que la vocation de l'enfant est essentiellement structurée sur une psychologie d'imitation.

Que dès lors l'option de l'adolescent ne puisse simplement s'édifier, par une sorte d'intensification, à partir de la vocation d'enfance, mais doive subir une reconstruction totale sur d'autres bases, c'est ce qui ressort de nos observations, et c'est ce qui s'explique aisément selon nos analyses.

Le choix de l'enfant est essentiellement l'acceptation d'une suggestion émanant du milieu adulte. L'enfant est toujours disposé à se sacrifier à son désir d'être comme les grands et d'être accueilli par eux.

L'adolescent au contraire rejette tout ce qui porte la marque d'une suggestion. Quand il se donne, c'est à quelques privilégiés librement choisis, sinon il tend à s'opposer.

Le choix de l'enfant est sensibilisé par un comportement extérieur ; il s'agit pour lui d'imiter tel ou tel mode de comportement.

L'adolescent au contraire, même quand il semble imiter, n'interroge que ses tendances profondes, il cherche à libérer une certaine poussée de l'énergie vitale en lui, il cherche à exprimer son moi profond. S'il est séduit par telle ou telle personnalité, c'est qu'il a deviné en elle les mêmes tendances ou des tendances complémentaires, intégrées dans une réussite de vie. Il y trouve l'image de son *moi* le meilleur.

Le seul critère qui joue chez l'enfant est le critère social entendu largement : « Le Bon Dieu sera content, je serai aimé, admiré, etc. »

Le seul vrai critère qui agit chez l'adolescent c'est le critère personnel : « *Ainsi je serai quelqu'un, ainsi je me réaliserai* ».

On ne s'étonnera pas dès lors qu'un conflit puisse naître entre la forme enfantine de l'option et la forme adolescente. Dans bon nombre de cas, heureusement tout s'arrange mieux... Pendant quelques années, généralement de 14 à 15 ans, parfois plus, parfois moins, l'enfant est comme désensibilisé à l'égard de sa vocation ; puis quand, vers 16 ans, le problème se pose à nouveau, l'ancienne forme est pour ainsi dire morte. Elle n'est plus qu'un souvenir qui ne s'oppose pas à l'élaboration d'une structure nouvelle.

Il en va autrement dans le cas de *fixation d'enfance* quelque peu pathologique, quand un complexe quelconque est venu s'ajouter à la période sensible spontanée. Alors le conflit doit naître. Le sujet se trouve dans l'alternative soit d'abandonner la forme d'enfance fixée en lui, soit d'y ramener les exigences de l'option adulte. Dans le second cas nous aurons une vocation infantile.

La conclusion s'impose à tout éducateur : il faut éveiller les vocations dès l'âge de 12 à 13 ans, mais, une fois la semence jetée, il faut faire confiance à la nature et ne pas persécuter l'enfant au risque de créer des fixations. Plusieurs des sujets que nous avons pu interroger gardent une sorte de ressentiment à l'égard de Pères spirituels indiscrets.

Quand alors le problème de la vocation se pose à nouveau vers l'âge de 16 ans, sans tabler sur les velléités d'enfance, en montrant simplement à l'adolescent comment par l'option vitale il lui est possible d'épanouir au maximum et harmonieusement sa personnalité totale (ce qu'il cherche), nous pouvons avoir confiance que malgré tout nous avons déjà un allié dans la place. Grâce au rêve d'enfance une certaine accoutumance s'est faite, une certaine vibration sympathique pour une forme de vie existe en lui, et cet élément pèsera sur sa détermination sans la heurter et sans la fausser.

Paul ERNST, S. I.